

Art Vincit Mel Pièce de Faouzi.

Une Histoire d'amour en 12 chansons, 3 repas et un baiser

Faouzi Ben Saïdi revient au théâtre ou plus précisément au spectacle vivant. Il convoque plusieurs arts de la scène, théâtre, chanson, danse, cirque, pour rendre compte d'une Histoire de la société marocaine des trente dernières années, souligner la diversité, les paradoxes, les conflits et l'absurdité d'un monde tiraillé entre une multitude de références, surfant entre traditionalisme et postmodernité.

En tendant ce miroir à ces contemporains Faouzi veut et réussit à les faire rire. Ce sens de la comédie, rend plus efficace la critique sociale qui reste toujours présente dans les préoccupations des artistes marocains : Les relations hommes femmes, le rapport à la religion...

Pour cela, les premiers ingrédients de la « cuisine » Faouzi, sa matière première, sont les actrices et les acteurs, ce monde d'où il est lui-même issu.

Il les invite à incarner des personnages tracés à grands traits, comme ceux de la bande dessinée.

Point de psychologie, ils entrent sur scène et on les reconnaît, chacun représentant un pan de la société marocaine. Ils transforment leur corps avec une joie d'enfant et l'allégresse complice de ceux qui, bien conscients qu'ils jouent avec des interdits, des tabous comme le sexe, l'amour, la religion, prennent un réel plaisir à faire voler en éclat des préjugés qui ne demande qu'à être dépassés. Et tout le monde, même les plus récalcitrants s'en amusent.

Comment résister à ce tableau hilarant de la jeunesse dorée des années soixante-dix, peace and love, fumette et libération sexuelle qui se conclut par un ridicule malentendu qui inverse tous les codes des relations homme femme au Maroc...

A cette scène du passage du portique de sécurité, la salle d'attente de l'aéroport et de l'attaque terroriste dans l'avion...

A cette parodie de la télévision, qui revisite, en interaction avec la salle, les références culturelles (dérisoires ?) de la jeunesse marocaines d'aujourd'hui...

La salle rit beaucoup, mais derrière l'ironie, le regard que porte Faouzi sur la société dans laquelle il vit est d'une lucidité qui questionne.

Si cela marche si bien c'est qu'il contraint ses acteurs, tous excellents, à une véritable sobriété, pas de grimaces, pas de sur-jeu, pas d'excès gestuel mais une véritable intériorité et une joie, une envie de s'amuser qui produit une énergie, un souffle qui se transmet à la salle comme un vent de jeunesse et de renouveau.

Il joue avec ces stéréotypes de manière virtuose. Comme il le faisait déjà dans son court-métrage, *Le Mur*, il explore toutes les possibilités de mise en scène à partir de la contrainte du cadre fixe du plateau de théâtre. Les personnages entrent et sortent sans cesse, par le haut, par la salle, côté cour, côté jardin. Ils se rassemblent, s'opposent, s'unissent, se séparent, s'éloignent, se retrouvent dans la peau d'un autre, tracent des parcours qui donnent à voir sans cesse de nouveaux tableaux, parfaitement composés. Plus qu'un metteur en scène Faouzi devient chorégraphe, et d'ailleurs ses acteurs dansent, chantent, et quelque fois même se suspendent aux rideaux...

Ce spectacle annonce un printemps qui fait éclore, si ce n'est une nouvelle génération, une nouvelle saison de la jeunesse marocaine qui choisit de se regarder et de grandir dans l'autodérision, meilleure preuve d'une société qui s'accepte.

A propos d'une Histoire d'amour en 12 chansons 3 repas et un baiser.

Par Ahmed Massaia *

Il est déroutant ce Faouzi Bensaïdi. Déroutant comme cette « *histoire d'amour en 12 chansons 3 repas et 1 baiser* » qu'il vient de présenter au Théâtre Mohamed VI dans le cadre de la manifestation « Allons au Théâtre » organisé chaque année par la Fondation des Arts Vivants de Mohcine Ayouch. Tout lui réussit. Comme un démiurge, tout ce qu'il touche se transforme en or. Il commence une carrière pleine de promesses par quelques spectacles montés dans le cadre de l'Institut Supérieur d'Art Dramatique et d'Animation Culturelle (ISADAC) où il a étudié le théâtre. *L'ombre du guerrier* dans le cadre de la troupe **Horizons 19** qu'il crée avec d'autres lauréats; *Yerma* qu'il co-signe avec Fransisco Ortuno et qui va faire une tournée dans plusieurs pays européens, *Bartlet* qu'il monte avec la troupe **Al Fossol** de sa ville natale Meknès à sa sortie de l'ISADAC et c'est déjà les signes avant-coureurs d'un grand artiste. Il part en France, étudie le théâtre au Conservatoire de Paris, y monte un spectacle *Noces chez les petits bourgeois* de Brecht, puis revient au Maroc, le temps de monter son premier court métrage « *La Falaise* » qui est tout de suite un succès foudroyant, un petit bijou programmé dans de nombreux festivals dont le plus prestigieux : Cannes. Puis un second (*Le mur*), puis un troisième (...) non moins importants, histoire de boucler une trilogie indispensable pour accéder à la cour des grands. Ensuite « *Mille mois* » est un événement dans la filmographie marocaine, un film primé aussi dans de nombreux festivals dont celui de Cannes où il reçoit le prix de la jeunesse dans la quinzaine des réalisateurs. Entre-temps il tente une nouvelle incursion au théâtre avec un merveilleux *Tair Allaïl (L'oiseau de nuit)* avec le Théâtre d'Aujourd'hui dirigé par la grande comédienne Touria Jabrane. Après un deuxième film non moins important (*WWW*), Faouzi revient cette fois-ci au théâtre, ses premiers amours, la tête pleine de références cinématographiques et d'images originales qui font de lui un créateur original.

Il est dit dans le livret distribué avant le spectacle qu' « il s'agit d'un spectacle en douze mouvements, rythmé par des chansons dans une forme moderne en vignettes, mêlant chorégraphie, chant, empruntant un chemin inventif, léger, burlesque, poétique pour raconter avec les corps et les voix et peu de mots les maux d'aujourd'hui (la loi du plus fort, la servitude des femmes, l'égaré de la jeunesse, la perte d'autorité des hommes, la chute des mythes, la difficulté de communiquer, la tendance à la consommation...) ».

Faouzi raconte en effet l'incompréhension d'un monde en proie à la perte des valeurs et des convictions, un monde désormais en proie au délire d'une globalisation sans état d'âme. Tout ou rien ! Choisir ou mourir ! Mais Faouzi est avant tout un artiste. Il ne choisit pas. Il ne prend pas position. Il montre mais ne se montre pas. Il se contente de mettre à nu les contradictions d'une société qui ne comprend pas encore ce qui lui arrive. Une série de tableaux où chaque tableau constitue en lui-même un spectacle, où l'image domine et nous dit ce que le texte ne pourrait dire. Pour ceux qui s'attendent à une histoire « bien tracée » s'abstenir, dit l'artiste. Car le spectacle de Faouzi, nous propose « un spectacle sans balises » où l'imagination du spectateur est mise à l'épreuve

« *Histoire d'amour en 12 chansons 3 repas et un baiser* » s'ouvre sur un livre que lit à haute voix un personnage sous des réverbères. Une lecture aussitôt perturbée par un chant lointain, puis par l'apparition de personnages qui viennent éteindre la lumière

et faire taire « Sire le mot ». S'ensuit un tourbillonnement de plusieurs personnages sur des patins à roulettes autour du dernier des lecteurs dans ce monde dominé par l'image et le son. Tout cela sur un fond de musique pop dont les sonorités accentuent ce tourbillonnement (cimbales, batterie). A la poésie des mots va s'opposer la poésie des gestes et des corps sur une musique appropriée. C'est déjà le prélude à la beauté des tableaux qui vont s'offrir à notre regard.

Le monde de Faouzi est un monde qui met le spectateur en difficulté face à lui-même. ; un monde peuplé d'images et de sons que ces personnages qui évoluent sur scène composent avec leur corps dans un décor réduit au minimum cette succession de tableaux , un monde de l'imaginaire qui dépeint les profondeurs de l'âme humaine en prise avec la modernité. sans omettre de nous ramener à l'ordre de temps à autre par touches légères, par glissements sémantiques . Entre l'euphorie des années soixante, de la culture pop des dessins animés qui ont bercé notre enfance et le monde de Guantanamo, d'Abu Gharib, de l'extrémisme avec toute sa laideur et ses convictions absurdes, il n'y a qu'un pas que le metteur en scène ose franchir sans toutefois prendre parti. Car dans ce monde de noirceur où la couleur vient de temps à autre éclairer la scène et nous dire qu'il y a encore de l'espoir, il n'y a ni gagnant ni perdant. Le vainqueur et le vaincu , le puissant et le faible, l'homme et la femme, autant que le mécréant et le religieux sont renvoyés dos à dos. La femme est momifiée, embastillée par l'homme. Elle crie l'amour sous toutes ses déclinaisons. Mais bientôt le sauveur descend des cintres (le Deus Ex Machina ou le metteur en scène lui-même ?) et nous délivre de cette image angoissante précédé d'abord par un long drapeau blanc virevoltant aux côtés de la femme. L'homme descend des cintres dans une chorégraphie majestueuse interprétée par Samir Eddou et vient délivrer la femme de son emprisonnement. Un pur moment de bonheur. Je ne pouvais applaudir en ce moment à l'instar de toute la salle car j'étais pétrifié par cette image flamboyante qui s'offrait à moi comme un cadeau du ciel..

Tableau après tableau, le metteur en scène nous met devant une dualité qui nous met mal à l'aise et nous accule à la remise en questions de nos convictions. A une réalité historique avec toutes ses composantes culturelles américaines : musique psychédélique qui nous renvoie aux belles années soixante-dix avec le mouvement hippie et les flowers powers ; des duels à la West Side Story, des duels symbolisant le duel entre l'homme et la femme, entre le Nord et le Sud ; les dessins animés - Grandeiser - Donald, etc. les belles comédies musicales où la jeunesse baignait dans l'euphorie de Peace and Love come Hair ; mais aussi Oum Kaltoum et Houcine Slaoui, notre chanteur populaire qui avait tout prédit de cette générosité machiavélique. A tout cela va se substituer une autre réalité, celle-ci pleine d'images d'horreur véhiculées par le grand Satan du 21^{ème} siècle : Bientôt tout ce monde féérique se transforme en véritable cauchemar avec l'apparition de mondes tristement célèbres : Guantanamo, Abu Gharib

Si tous ces tableaux sont d'une inégale valeur, la plupart sont de vrais bijoux d'interprétation. C'est grâce à une direction d'acteur magistrale que des acteurs d'habitude plats et se cachant derrière un cabotinage désolant se sont subitement métamorphosés en véritables comédiens. Amal Al Atrach est méconnaissable tant elle brille sur scène, pleine de subtilités avec des gestes précis et pleins de poésie, Mohamed El Haoudi, Hajar Graigae, Amal Ayouch, Abdallah Chicha, Hanane Ibrahimi, Nouredine Touami, Rabie Benhjayed, Samir Eddou et Sakina Lafdaïli qui nous a gratifié d'une belle scène digne d'une scène d'expressionnisme allemand, nous renvoyant à une certaine *Lili Marleen* de R.W. Fassbinder..

Il est heureux de constater que certains réalisateurs issus du théâtre, malgré la consécration au cinéma, reviennent de temps à autre au théâtre pour nous gratifier de beaux spectacles dont on a vivement besoin sur la scène théâtrale nationale. C'est le cas de Driss Roukh avec *Bladi*, Jilali Ferhati avec *Rue Shakespeare*, aujourd'hui Faouzi Bensaïdi avec cette jolie pièce *histoire d'amour en 12 chansons 3 repas et 1 baiser* qui révèle plein de talents et en confirme d'autres pour le bonheur de nombreux spectateurs qui n'ont pas manqué de manifester leur satisfaction en venant nombreux au théâtre ce soir.

- Ancien directeur d'Institut Supérieur d'Art Dramatique et d'Animation Culturelle (ISADAC) (Rabat)

LA FONDATION DES ARTS VIVANTS ENCOURAGE LA CREATION THEATRALE

Histoire d'Amour en 12 chansons, 3 repas et 1 baiser est la toute dernière création théâtrale de Faouzi Bensaidi en partenariat avec la Fondation des Arts Vivants. Se fier au titre, c'est à coup sûr être surpris du contenu.

Ici, il n'est pas question d'amour romantique, ou d'amour courtois, mais plutôt l'histoire d'une société en mal d'identité, en mal d'amour.

Histoire tumultueuse d'un monde déstabilisé et déstabilisant, dépourvu de repères structurants, un monde qui a mis fin aux mythes fondateurs et aux héros légendaires, un monde soumis à la loi du plus fort, réduit à la violence, à l'enfermement, au dialogue de sourds entre les sexes, entre les générations, une jeunesse paumée, livrée à elle-même...

Création théâtrale pour le moins dérangeante, la pièce de Faouzi Bensaidi ébranle, interpelle, questionne, met à nu et expose à l'état brut le quotidien d'une société qui se perd et se cherche, sous un aspect à la fois imagé et cru, les plaintes étouffées des femmes bafouées, ligotées, robotisées, asservies, la tragédie d'une jeunesse sans avenir, sans ancrage, le désarroi des hommes pris au piège d'une masculinité qui s'étirole, s'effrite face à des femmes qui ont du mal à s'affirmer. Un univers où l'amour, malgré la panoplie de mots qui le désignent, (*al houb, al gharam, al 'ichk, al hawa, ...*) demeure cruellement absent à l'appel.

Face à l'opacité du trouble, la profondeur du gouffre, la pesanteur du désarroi qui se dégage de ce désamour, fait écho la légèreté de l'être...Ce qui sauve : un peu d'humour, la beauté du chant qui appelle à la réconciliation, à la pacification, le baiser qui redonne espoir, et l'art dans ses multiples tentatives de créer. Créer dans un élan de vie, rythmé et vivifié. Créer pour ne pas disparaître. La création comme ultime rempart contre la violence et la folie.

C'est plus par le symbole et la métaphore que par les mots que Faouzi Bensaidi a choisi de traduire sa quête - car il s'agit bien d'une quête de sens qui s'offre en partage - à travers une mise en scène subtile, un enchaînement rythmé de tableaux et une vitalité de talentueux comédiens qui suscite l'émotion, la surprise, le questionnement.

C'est avec Faouzi Bensaidi que la Fondation des Arts Vivants a inauguré un cycle de création théâtrale qui nous l'espérons sera fécond et durable.

Une fondation qui se destine à révéler les talents des artistes jeunes et moins jeunes, d'ici et d'ailleurs, dans un esprit de partage, de vitalité, de créativité ; la création comme moyen libérateur contre toute forme d'enfermement et d'exclusion.

Souad Filal

Sociologue et présidente de la société DelatManagement